



Amants, par Diguimont, 1935.

## INTRODUCTION

Créée au théâtre du Grand-Guignol le 25 mai 1901, et retirée de l'affiche après 49 représentations, ce qui est honorable, sans plus, *Amants* est une des œuvres les plus méconnues de Mirbeau. Si l'on en croit les registres de la S.A.C.D., elle n'a jamais été reprise en France par une troupe professionnelle ! Et pourtant, elle constitue un bijou d'une étonnante modernité, où le polémiste a concentré, en quelques pages, tous ses thèmes, pour nous offrir une ébouriffante démonstration de son talent de dialoguiste, de son sens de la dérision, et de cet humour caustique, si triste et si profond « que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer » – du moins jusqu'à sa reprise au Studio Théâtre de la Comédie-Française, du 6 avril au 22 mai 1999. Comment expliquer un traitement aussi injuste ?

Sans doute Mirbeau a-t-il eu le grand tort de démystifier l'une des illusions les plus profondément enracinées dans le cœur de l'homme, et le sentiment que les spectateurs de théâtre aiment le plus à entendre chanter sur tous les tons : l'amour. Double crime de lèse-imagination, que les *impresarii* et directeurs de théâtre, soucieux de leur tiroir-caisse, et donc respectueux des préjugés et de l'attente du public, pouvaient difficilement laisser impuni...

En s'attaquant de la sorte à ce mythe littéraire qu'est l'amour, notre iconoclaste fait d'une pierre deux coups. D'une part, il s'en prend, après Flaubert, à tous les vendeurs d'orviétan et d'illusions, aux fabricants de romans et de

romances qui exploitent sans vergogne le filon inépuisable de cet opium de la petite-bourgeoisie. D'autre part, il nous révèle les dessous peu ragoûtants d'un sentiment qui n'est, à ses yeux qu'une duperie et dont il a éprouvé, dans sa chair, les effets dévastateurs<sup>1</sup>.

Peu avant de publier dans *L'Écho de Paris* la première mouture de sa saynète, « Les Deux amants », le 13 octobre 1890, dans sa série des *Dialogues tristes*, il s'est employé dans une chronique du *Figaro*, à dénoncer « l'état actuel de la littérature » soumise au monopole « abêtissant » de l'amour : « Alors que la science s'efforce de débroussailler les sources de la vie, [...] conquiert des mondes inexplorés, interroge l'infini de l'espace et l'éternité de la matière, [...] la littérature, elle, en est encore à vagir de pauvres chansons sur deux ou trois sentiments artificiels et conventionnels qui devraient cependant être bien épuisés, depuis le temps qu'ils servent à nous amuser, car il paraît qu'ils nous amusent [...] Dans le guignol littéraire, les personnages de roman n'expriment et ne possèdent qu'une préoccupation : aimer. Ils aiment depuis la première page jusqu'à la dernière, et, lorsqu'ils ont fini d'aimer dans un livre, ils recommencent dans un autre ». Tout cela parce que la littérature et le théâtre ne sont plus qu'un commerce : « le public veut de l'amour et ne veut que de l'amour. Les littérateurs sont bien forcés d'en vendre. Ils en vendent en boîte, en sac, en flacon, en bouteille<sup>2</sup>... »

Il va donc s'appliquer à détruire cette mystification, dont « le rôle social est d'amuser les oisifs » et de « faire rêver les femmes », en nous présentant des amants dérisoires, des « guignols », dont les vagissements répétitifs et grotesques choqueront nos habitudes et susciteront un détachement critique en guise de vaccination. Pour que le spectateur cesse de percevoir l'amour à travers les verres déformants des mythes, et pour qu'il le découvre tel qu'il est réellement, et non tel qu'on l'a conditionné à ne pas le voir, il met en œuvre un ensemble de procédés visant à le distancier : recours à un présentateur, parodie, répliques d'une désespérante pauvreté, à base de clichés, de truismes et de tautologies. Il nous installe délibérément sur le terrain de la farce, et fait éclater le caractère mécanique des propos échangés par des fantoches qui se jouent

la comédie de l'amour.

Mais cette farce n'est amusante qu'au premier abord. Comme l'écrit *Le Figaro* du 3 juillet 1904, il s'agit en réalité d'une comédie « cruelle ». Car, à la réflexion, l'image qu'elle donne des relations entre les sexes est d'un pessimisme noir. L'homme et la femme apparaissent comme des êtres irréductiblement étrangers l'un à l'autre, voués à un éternel malentendu, condamnés à la mauvaise foi – conception qu'Henri Barbusse reprendra à son compte dans *L'Enfer* (1908). L'amant, dénué d'intuition et de délicatesse, est muré dans sa bonne conscience et son égoïsme tranquille, et il est totalement incapable de deviner et, à plus forte raison, de comprendre les aspirations et les froissements de sa compagne ; quant à l'amante, elle est douée d'une sensibilité malade et puérile, que seules parviennent à apaiser des paroles douces et insignifiantes qui la bercent et l'endorment comme un bébé.

Chacun d'eux est de surcroît emprisonné dans un rôle par la société, qui fait de la femme une proie pour l'homme, tout en camouflant la violence de la relation derrière la « grimace » de la séduction. Ils ne peuvent ni se comprendre, car ils sont trop éloignés l'un de l'autre par la nature et la culture, ni même communiquer, car leurs seuls échanges se font par le truchement d'un langage stéréotypé et mensonger, dont personne n'est vraiment dupe, quoique chacun ait intérêt à faire semblant de l'être. Pour Mirbeau comme pour Schopenhauer, l'amour n'est qu'une illusion par laquelle, chacun de son côté, mais rarement ensemble, l'homme et la femme tentent, désespérément, de nier « l'abîme » qui les sépare et de trouver dans un éphémère embrasement des sens un apaisement à leur mal être existentiel<sup>3</sup>.

En démystifiant les roucoulades bêtifiantes des amoureux, et en parodiant le théâtre à la mode, qui ne cesse de ressasser les mêmes salades, Mirbeau remet fondamentalement en cause la fonction du langage. Avec une jubilation surprenante chez un maître incontesté du style, il en fait éclater l'insuffisance et la vanité.

Ainsi, malgré sa brièveté, *Amants* est une pièce à la fois très originale, très complexe et très réussie. Originale par la technique dramatique mise en œuvre, par la lucidité

impitoyable du regard jeté sur l'amour, et par la dérision introduite au cœur même du langage. Complexe par les thèmes abordés, d'une étonnante modernité : l'incommunicabilité entre les sexes, la solitude irrémédiable, le jeu de la sincérité et du mensonge. Réussie enfin, grâce à la rigueur de la construction, à l'enchaînement inéluctable des sentiments et des répliques, à la finesse de la psychologie, au naturel des dialogues, dans un registre qui pourtant ne s'y prête guère. Mirbeau est parvenu à un dosage rare de grotesque et de douloureux, à un équilibre exceptionnel entre la parodie et le réalisme, entre « cette tristesse et ce comique d'être un homme. Tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer les âmes hautes <sup>4</sup> ».

Nous avons pu consulter deux copies manuscrites non autographes de la pièce (mais non le manuscrit, qui appartient à Jean-Claude Delauney). Il en ressort que, dans le texte imprimé, recueilli en 1904 dans *Farces et moralités*, Mirbeau a ajouté nombre de phrases et quelques répliques, que nous avons signalées en note. La comparaison avec « Les deux amants », le « Dialogue triste » de 1890, est également révélatrice de la façon de travailler de Mirbeau, qui procède par alluvions successives : aussi indiquons-nous en note les principales modifications apportées à cette première esquisse.

PIERRE MICHEL

### Notes

1. Il a souffert successivement avec Judith, qui lui a inspiré la Juliette du *Calvaire* (1886), puis avec l'ancienne horizontale Alice Regnault, qu'il a épousée en 1887 et qui l'a rendu fort malheureux. Sur sa liaison avec Judith, voir le chapitre VIII de la biographie de Mirbeau (*op. cit.*). Sur Alice, voir la monographie de Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, Éd. À l'Écart, Reims, 1992.

2. « Amour ! amour ! », *Le Figaro*, 25 juillet 1890 (chronique recueillie dans *Combats littéraires*, à paraître aux Belles-Lettres).

3. C'est cette conception de l'amour qui apparaît, sur le mode tragique, dans ses premiers romans « nègres » tels que *L'Écuyère*, et *La Belle Mme Le Vassart* (réédition à paraître prochainement), dans *Calvaire*, *Le Jardin des supplices* et nombre de *Contes cruels*.

4. Dédicace à Jules Huret du *Journal d'une femme de chambre* (1900).